

GUY LAFON

JÉSUS ET ABRAHAM

OU

LA VÉRITÉ À L'ÉPREUVE DE LA FOI

(Sur Jean VIII, 31-59)

(31) Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru à lui: « Si vous demeurez dans la parole, la mienne, vous êtes véritablement mes disciples, (32) et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous libèrera. » (33) Ils répondirent à son adresse: « Nous sommes la semence d'Abraham et de personne nous n'avons jamais été esclaves; comment toi dis-tu: vous deviendrez libres? » (34) Jésus leur répondit: « Amen, amen je vous dis que quiconque fait le péché est esclave. (35) Et l'esclave ne demeure pas dans la maison à jamais, le fils y demeure à jamais. (36) Si donc le fils vous libère, vous serez réellement libres. (37) Je sais que vous êtes de la semence d'Abraham. Mais vous cherchez à me tuer, parce que la parole, la mienne, n'a pas de place en vous. (38) Ce que moi j'ai vu auprès du père, j'en entretiens, et vous donc, ce que vous avez entendu du père, vous le faites. (39) Ils répondirent et lui dirent: « Notre père, c'est Abraham. » Jésus de leur dire: « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les oeuvres d'Abraham. » (40) Mais maintenant vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai entretenu de la vérité que j'ai entendue d'auprès de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait. (41) vous, vous faites les oeuvres de votre père. » Ils lui dirent donc: « Nous, nous ne sommes pas nés de la fornication. nous avons un seul père, Dieu. » (42) Jésus leur dit: « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car moi, c'est de Dieu que je suis sorti et que j'arrive. Car ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais celui-là m'a envoyé. (43) Pourquoi mon entretien à moi ne le connaissez-vous pas? Parce que vous ne pouvez pas entendre ma parole à moi. (44) Vous êtes, vous, du père le diviseur, et ce sont les convoitises de votre père que vous voulez faire. Celui-là était homicide dès le principe, et il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il entretient du mensonge, il en entretient de son propre fonds, parce qu'il est menteur et son père. (45) Mais moi, c'est parce que je dis la vérité que vous ne croyez pas à moi. (46) Qui d'entre vous me convaincra à propos de péché? Si je dis la vérité, pourquoi vous, vous ne croyez pas à moi? (47) Celui qui est de Dieu écoute les dits de Dieu; voilà pourquoi vous, vous n'écoutez pas: parce que vous n'êtes pas de Dieu. » (48) Les Juifs répondirent et lui dirent: « Ne parlons-nous pas de belle façon, nous, en disant que tu es un Samaritain et que tu as un démon? » (49) Jésus répondit: « Moi, je n'ai pas un démon, mais j'honore mon père, et vous, vous me déshonorez. (50) Moi, je ne cherche pas ma gloire; il y a quelqu'un qui la cherche et qui juge. (51) Amen, amen je vous dis, si quelqu'un garde ma parole, non, il ne verra pas de mort à jamais. » (52) Les Juifs lui dirent donc: « Maintenant nous connaissons que tu as un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi; et toi, tu dis: si quelqu'un garde ma parole, non, il ne goûtera pas de mort à jamais. (53) serais-tu plus grand, toi, que notre père Abraham, qui est mort? Les prophètes aussi sont morts. Qui te fais-tu? » (54) Jésus répondit: « Si c'est moi qui me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; c'est mon père qui me glorifie, lui dont vous dites: C'est notre Dieu. (55) Et vous ne le connaissez pas, mais moi je le sais, et si je disais que je ne le sais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le sais et je garde sa parole. (56) Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour à moi; et il l'a vu et il s'est réjoui. » (57) Les Juifs lui dirent donc: « Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham! » (58) Jésus leur dit: « En vérité, en vérité je vous dis: Avant qu'Abraham devînt, moi, je suis. » (59) Ils levèrent donc des pierres pour qu'ils les jettent sur lui. Mais Jésus se cacha et sortit du Temple.

-I-

*Pilate répondit: « Est-ce que je suis Juif, moi ? »*

Jean XVIII, 35

*Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru à lui :*

Supposons que nous soyons tous *Juifs*. Ainsi l'identité juive, qui n'est qu'une identité particulière parmi toutes celles que les êtres humains peuvent posséder, représenterait, en fait, l'identité réelle de chacun et de tous, une identité qui nous est commune, qui est universelle.

Supposons en outre que nous croyions à *Jésus*. Que devient notre identité juive quand s'y ajoute une telle foi ? Est-ce que nous la gardons ? Est-ce que nous la perdons ? Ou bien, dans la relation qui s'établit entre l'une et l'autre, comment le propre de chacune est-il maintenu ? Peut-il l'être ?

En gardant ces questions présentes à l'esprit tout au long de notre lecture, nous verrons apparaître la nature de notre identité de *Juifs*, c'est-à-dire de l'identité qui nous est commune à tous, et, en même temps, apparaîtra aussi ce qu'elle devient quand nous *croyons à Jésus*.

*« Si vous demeurez dans la parole, la mienne, vous êtes véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous libèrera. »*

*Croire à Jésus* n'est pas le fait d'un moment. Une telle *foi* dure, nous *demeurons* en elle comme on peut faire pour une relation instituée par une *parole* qui déborde l'instant où elle est adressée et entendue. Car la *parole* n'est jamais éphémère, elle ne se réduit pas au temps de son émission et de son audition : par elle se crée un lien ferme entre celui qui parle et ceux qui l'écoutent. Ils sont ensemble en elle.

Avec la *parole* de *Jésus* il s'agit donc du lien qui désormais existe entre lui et nous du fait qu'il a parlé, qu'il a été écouté. Ce lien est comme un fil tendu qui nous relie à lui et lui à nous. C'est lui qui fait que nous avons avec *Jésus* un même séjour: nous *demeurons* ensemble.

Or, on ne peut ignorer que nous n'étions pas d'emblée, naturellement, au lieu de ce séjour. Nous y sommes arrivés, et ce précisément par la *foi à Jésus*. Mais, maintenant nous y sommes et *Jésus* peut déclarer : *«... vous êtes véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous libèrera. »*

Étions-nous donc déjà *disciples*, mais de façon inauthentique ? Probablement. Nous pouvions donc avancer, progresser dans notre condition d'apprentis. Car les *Juifs* que nous sommes tous étaients entrés sur un chemin qui les conduirait *véritablement* jusqu'à la *connaissance* de la *vérité*. Mais accepterons-nous d'aller jusqu'au terme ? Le moment est venu de dire oui ou non.

Mais en quoi consiste cette *connaissance* de la *vérité* ?

Il ne s'agit pas, semble-t-il d'une saisie intellectuelle mais, plutôt, comme il convient à des *disciples*, d'un changement qui se

produit en nous, dans l'être que nous étions déjà, dans la puissance qui est la nôtre. Nous *connaîtrons* cette *vérité* par la transformation que son accueil réalisera en nous. Or, cette transformation porte un nom : *libération*. Nous serons devenus *libres*, nous serons *libérés* par la *connaissance* de la *vérité*.

Du coup, nous comprenons qu'avant de *croire* à Jésus nous n'étions pas *libres*. Mais, il faut le répéter, tout est ici affaire d'expérience plus que de savoir, et notre servitude antérieure est moins connue théoriquement qu'induite expérimentalement, admise comme un état révolu, regardée comme bien réelle, mais au moment même où elle n'existe plus, puisque nous sommes devenus *libres*. Ainsi cette servitude est-elle moins pensée en elle-même que reconnue à partir de notre *libération* présente. Nous serait-elle même apparue sans l'événement de notre *libération* ? Ce n'est pas sûr.

C'est pourquoi nous pouvons formuler clairement la question suivante : acceptons-nous d'avoir été *libérés*, d'être devenus *libres*, ce que nous n'étions pas, en devenant *véritablement disciples*, en *demeurant* dans la *parole*, la sienne, celle de Jésus ?

*Ils répondirent à son adresse : « Nous sommes la semence d'Abraham et de personne nous n'avons jamais été esclaves ; comment toi, dis-tu : vous deviendrez libres ? »*

Pour les *Juifs* que nous sommes, et nous le sommes tous, la seule pensée que nous pourrions devenir *libres* est insupportable. En effet, même si nous avons conscience d'être précédés par une longue tradition, nous estimons que nous sommes étrangers à toute histoire. Être ce que nous sommes, soit ! Mais devenir, non ! Nous ignorons le temps, où l'on devient : nous sommes dans l'être, où rien ne change. Nous sommes donc définitivement, et comme par essence, ce que nous sommes, immobilisés dans une *liberté* qui nous appartient en vertu de notre origine : *nous sommes la semence d'Abraham*. La *liberté* est attachée à notre appartenance ethnique. Elle est notre condition native, nous n'avons pas à y accéder. La condition *d'esclaves* nous est donc étrangère : « ... *et de personne nous n'avons jamais été esclaves...* »

Or, en pensant ainsi, c'est la *parole* de *Jésus* que nous contestons. Car c'est lui qui a déclaré quelque chose qui, pour les *Juifs* que nous sommes, ne peut pas avoir de sens. Nous lui demandons des explications : «... *comment toi, dis-tu : vous deviendrez libres ?* »

Dès lors, si tel est notre sentiment, comment pourrions-nous rester dans la *parole* de *Jésus* ? Comment la foi à lui pourrait-elle nous faire entrer dans une durée où l'on *demeure*, mais après y être venu ? C'est impossible, puisque la supposition même qu'il y ait une accession quelconque nous paraît impensable. Nous serions donc obligés de quitter notre état, de devenir, au lieu de nous satisfaire d'être, et d'être tels que nous sommes déjà sans avoir eu à le devenir ! Allons donc !

*Jésus leur répondit: « Amen, amen je vous dis que quiconque fait le péché est esclave. Et l'esclave ne demeure pas dans la maison à jamais, le fils y demeure à jamais. Si donc le fils vous libère, vous serez réellement libres... »*

*Jésus* s'explique. Il se justifie d'avoir parlé comme il l'a fait. Il reconduit ses interlocuteurs, et tout être humain, à la condition qui est commune à tous. Quelle est-elle donc ?

*Jésus* ne dit pas que le *péché* soit universel ni qu'il ne le soit pas. Mais nous apprenons de lui que nul n'est à l'abri de le commettre : « ... *quiconque fait le péché...* » *Quiconque*, n'importe qui donc, fût-il *semence d'Abraham* ! Le *péché* est un événement, non une empreinte qui serait gravée sur notre être. Il n'a rien qui ressemble à une appartenance ethnique ni à une dépendance générique. Il n'a pas l'intemporalité de l'être, il est devenu et, pour cette raison, il peut cesser d'être, et il cesse d'être par notre avènement à la *liberté*.

Au reste, le mode selon lequel nous participons à cet événement importe peu. En revanche, un point est sûr: la *parole*, celle de *Jésus*, dans laquelle nous *demeurons*, comme dans une *maison*, si nous croyons à lui, cette *parole*, la sienne, met un terme à l'*esclavage*, qui nous vient du *péché*. Car, si la *vérité* nous rend *libres*, c'est parce qu'elle fait apparaître le principe de notre esclavage. Celui-ci n'est autre que le *péché*. Le *péché* est l'*esclavage* et l'*esclavage* est le *péché*. L'un et l'autre ne sont découverts et supprimés que dans le moment où nous sommes rendus *libres*.

Ainsi le *péché* n'est-il rien d'autre que notre refus d'avoir à recevoir la *liberté*, un refus illusoirement fondé sur la conviction que nous l'aurions déjà. Ainsi le *péché* n'est-il pas une notion qu'il faudrait définir ni une marque qu'il faudrait effacer: le don accepté de la *liberté* le supprime, purement et simplement et, si l'on peut dire, nous ne le voyons jamais que de dos, quand il est déjà du passé, quand nous l'avons dépassé. Aussi bien tout homme n'a-t-il pas tant à se connaître *pécheur* qu'à expérimenter la liberté qui lui est donnée. Or, il fait une telle expérience quand, par la foi à *Jésus*, la *vérité* le libère et qu'il *demeure* dans la *parole* que *Jésus* lui adresse et quand, de ce fait, il *demeure* aussi, mais cette fois comme un *fi*ls, dans la *maison* à jamais.

À la réflexion, les *Juifs* que nous sommes ne se trompent donc pas tellement en rappelant qu'ils sont *fi*ls, quand ils disent, par exemple: *nous sommes la semence d'Abraham*. Car c'est bien la filiation qui est en cause, et une filiation inamissible. Mais cette condition de *fi*ls, nous l'entendons mal. Nous oublions qu'elle ne nous est pas naturelle. Nous ne sommes pas *nés* avec elle. Nous y avons accédé et, si nous y entrons de nouveau, c'est comme à une condition que nous pouvons avoir perdue et que nous perdons effectivement à coup sûr quand nous refusons d'y atteindre par la foi à *Jésus*. Si donc *Jésus* peut déclarer que, par cette *foi*, nous sommes *réellement libres*, c'est parce que, en tant que *semence d'Abraham*, nous étions *libres* en effet, comme l'est un *fi*ls. Mais nous faisons la preuve expérimentale, en quelque sorte, que nous ne l'étions que virtuellement, pas *réellement*, quand nous refusons de nous tenir pour des *esclaves* que la *foi* à *Jésus* rend *libres*. Dans un tel refus l'impossible s'est produit : ce qui, après avoir été acquis, ne peut se perdre, la filiation, est pourtant perdu, ce qui *demeure* à jamais, la condition filiale, n'est plus.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que *Jésus* est un *homme* en qui la filiation est restée intacte. La *foi* à lui nous la communique. Voilà ce que nous dit et ce que fait de nous sa *parole*, quand nous *demeurons* en elle. Elle rend aux *Juifs* que nous sommes tous la *liberté* que, comme tout être humain, nous perdons quand nous n'acceptons pas de la recevoir. Ainsi, en dépit de notre appartenance à la *semence d'Abraham*, ne pouvons-nous pas déclarer, tout uniment: « ... *de personne nous n'avons jamais été esclaves...* »

«... Je sais que vous êtes la semence d'Abraham. Mais vous cherchez à me tuer, parce que la parole, la mienne, n'a pas de place en vous... »

Disons-le nettement. Si nous cherchons à *tuer Jésus*, ce n'est certainement pas parce que nous sommes ethniquement, voire religieusement *Juifs*. Si nous avons ce dessein, comme peut le concevoir n'importe qui, donc d'autres que des *Juifs*, c'est parce que nous n'avons pas fait *place* en nous à la *parole* de *Jésus*. Autrement dit, nous n'avons pas établi avec lui le lien de la *foi*. En un mot, malgré les apparences, nous n'avons pas *cru à lui*.

Ainsi, maintenant, le sens de cette étrange expression se révèle-t-il à nous. *Croire à Jésus*, c'est devenir ce qu'il est, devenir *fils*. Pour cela, nous n'avons pas à renoncer à notre identité juive, tant s'en faut. Nous aurions plutôt à la retrouver, à devenir, mais *réellement* cette fois, *semence d'Abraham*. En cherchant à *tuer Jésus*, c'est donc la filiation, la nôtre, que nous avons reçue, c'est elle que nous voulons anéantir.

« ... Ce que moi j'ai vu auprès du père, j'en entretiens, et vous donc, ce que vous avez entendu du père, vous le faites. »

À chacun son *père*, serait-on peut-être tenté de dire ! Pour le moment du moins, n'en faisons rien. Car rien n'indique, ici en tout cas, qu'il y ait deux *pères* ! Mais, assurément, il y a deux façons de réaliser le rapport que l'on a avec le *père*.

Il y a la façon de *Jésus*. Il transforme en *parole*, en un lien de *parole*, ce qu'il a vu. Il ne donne rien à *voir* : il appelle à *croire*. Par le type de relation qu'il établit ainsi avec nous il substitue à la vision la conversation, l'entretien. Si nous avons à *entendre* quelqu'un, c'est lui, *Jésus*, non pas le *père*, qui ne se fait pas *voir* ni même, ici du moins, ne parle.

Il y a l'autre façon. Non pas la façon des *Juifs* mais la façon des *Juifs qui avaient cru à Jésus*. La nuance est importante. Ces derniers entendent, mais leur entente est faussée, ils sont *esclaves* et, en cherchant à *tuer Jésus*, en refusant de demeurer *dans la parole, la sienne*, ils passent à l'acte. Certes, ils agissent, ils font quelque chose, mais ils ne sont plus *fils* : ils sont des exécutants, destructeurs de tout ce qui en ce monde incarnerait la filiation. Telle est leur pratique, bien différente de l'entretien, qui est propre à la *foi à Jésus*.

*Ils répondirent et lui dirent: « Notre père c'est Abraham. » Jésus de leur dire : « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les oeuvres d'Abraham. Mais maintenant vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai entretenu de la vérité que j'ai entendue d'auprès de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait... »*

*Notre père à tous a un nom: c'est Abraham. Jésus ne le conteste pas. Mais il insinue qu'Abraham, en rigueur de terme, n'a pas de fils mais, seulement, des enfants, une progéniture, des vivants qui sont nés de lui, dont on peut établir la généalogie.*

Il n'en faudrait pas plus, d'ailleurs, pour que les *Juifs qui avaient cru à Jésus* se conduisent autrement qu'ils ne font présentement, pour qu'ils ne cherchent pas à *tuer* en lui, en *Jésus*, la condition de *fils*. Car, après tout, pourquoi ne s'engageraient-ils pas sur une voie, celle de la *foi à Jésus*, puisqu'elle est ouverte à tous ? Ce qui est sûr, c'est que, à la différence d'*Abraham*, dont pourtant ils se réclament, ils font tout autre chose

que ce qu'il a *fait*, lui. Car ils ne sont pas dans le droit fil de l'origine, qu'ils revendiquent pourtant, quand ils préfèrent ne pas accueillir la *vérité libératrice* que *Jésus* leur communique en s'entretenant avec eux, cette *vérité que*, dit-il, *j'ai entendue d'après de Dieu*.

Ainsi y a-t-il bien tout de même, d'une certaine façon, deux pères ! Il y a le père *Abraham*, et il y a le père *Dieu*, même si cette dernière paternité n'est ici qu'insinuée. L'*homme*, l'être humain qu'est *Jésus*, s'est conduit envers nous, les *Juifs qui avaient cru* à lui, comme *Dieu* lui-même, dont il est *fils*, et même *le Fils*, s'est comporté envers lui : « ... moi, dit-il, je suis un homme qui vous ai entretenu de la vérité que j'ai entendue d'après de Dieu... » Il nous a parlé comme *Dieu* lui a parlé. Il est entré en entretien avec nous comme *Dieu* avec lui. Mais nous ne sommes pas *demeurés* dans sa *parole*, la *sienna*, alors qu'il est *demeuré*, lui, dans la *vérité* qu'il avait *entendue d'après de Dieu*. Il y *demeurait*, en effet, en nous la faisant *connaître*, en nous la communiquant, et cette communication nous faisait *libres*. Mais nous n'en avons rien pu ou rien voulu entendre, puisque, disons-nous, *de personne nous n'avons jamais été esclaves*. En refusant d'avoir à devenir *libres*, en prétendant que nous l'étions déjà, nous avons fait la preuve vivante, pathétiquement, que nous ne l'étions pas.

Que pouvons-nous conclure ?

Rappelons que nous avons supposé que nous étions tous des *Juifs* et aussi que nous avons *cru à Jésus*. Or, il est clair que nous n'avons pas à renoncer à notre identité juive pour rester attachés à une telle *foi*. Mais nous devons reconnaître que notre appartenance a cessé d'être particulière. De ce fait, nous ne sommes pas exempts de la condition commune de l'humanité et, particulièrement, du *péché*, que *quiconque*, n'importe qui, est capable de commettre. Aussi bien abuserions-nous de notre identité, nous en ferions un privilège, si nous en prenions prétexte pour ne pas *croire à Jésus* qui, certainement, nous rend *libres*. Car, alors, nous réaliserions effectivement ce *péché* dont la *foi à Jésus* nous délivre.

Tout, pourtant, dans notre identité juive, et notamment notre dépendance par rapport à *Abraham*, nous prépare et nous dispose à nous considérer comme des *fils*. C'est donc l'identité filiale qui est en cause dans notre relation de foi à *Jésus*. Car, en tenant *Jésus* pour *fils*, et même pour *le Fils*, nous exerçons notre propre filiation, mais moins par rapport à l'ancêtre que par rapport à *Dieu* lui-même. Au reste, *Abraham*, *le père*, n'avait-il pas déjà vécu, agi en *fils* ? *Jésus* ne déclare-t-il pas *aux Juifs* que nous sommes, comme à quiconque : *Faites les oeuvres d'Abraham...*

Allons plus loin encore. Nous apprenons que la filiation est le contraire de l'*esclavage*. C'est celui-ci qui est anéanti quand nous donnons notre *foi à Jésus*. Par conséquent, c'est par cette *foi* que, devenus *véritablement disciples*, nous devenons aussi *véritablement fils*, nous aussi, sinon comme lui, *Jésus*, du moins avec lui.

En nous confondant, en confondant *quiconque* avec les *Juifs qui avaient cru à Jésus*, nous avons rendu universelle l'identité juive sans, pour autant, lui enlever sa spécificité. En effet, entre *quiconque* et, d'autre part, les *Juifs* un échange s'est produit, une communication mutuelle des propriétés. La *foi à Jésus* a été la médiation de cette opération.

On retiendra bien sûr d'abord que les *Juifs*, tous les *Juifs*, même ceux qui n'avaient pas *cru à Jésus*, cessent d'être stigmatisés comme

meurtriers, puisque, tout *Juifs* qu'ils sont et qu'ils restent, leur *péché*, s'il se maintient, n'est plus spécifique au groupe ethnique et social qu'ils forment, puisque tous, n'importe qui, viennent à leur place.

Mais, dans le même temps, nous tous, nous apprenons des *Juifs* quel est l'enjeu de la *foi* à *Jésus*. Cet enjeu, n'est autre que la filiation, si caractéristique de l'identité juive. Et la filiation n'est pas à entendre comme un concept, élaboré dans une certaine tradition de pensée, que l'on pourrait exporter, afin de l'utiliser ailleurs. La filiation est, chez les *Juifs*, l'idée d'un état bien réel. S'il y a exportation ou, mieux, universalisation de cet état, celle-ci porte sur une réalité, non sur une notion.

Être *fils*, et, comme tel, être *libre*, n'être pas *esclave*, voilà bien, en effet, le propre des *Juifs* dans l'histoire. Or, ils ne perdent pas ce propre, même si d'autres qu'eux y ont accès, quand ils croient à *Jésus*. Alors ils le communiquent à *quiconque* sans en être eux-mêmes dessaisis. Mais, certes, ils apprennent qu'ils le perdraient, comme *quiconque*, comme n'importe qui, s'ils ne *demeuraient* pas dans sa *parole*, s'ils cessaient de *croire* à *lui*, s'ils refusaient d'être *véritablement* ses *disciples*. Alors, en effet, tout se passerait comme s'ils se soumettaient à l'*esclavage*, qui leur était inconnu - Jésus ne conteste pas ce point -, comme s'ils ne *demeuraient* plus *dans la maison* à *jamais*, comme si d'eux-mêmes ils en sortaient plus qu'ils n'en étaient exclus. Car, en cela encore, ils n'auraient pas un traitement à part qui, parce qu'ils sont *Juifs*, les exposerait à la réprobation: ils seraient comme l'un de nous tous qui se trouverait dans le même cas.

-II-

... on voit combien la vérité n'est pour chacun que la vie des autres.

Jean Grosjean

Tous, tant que nous sommes, nous sommes des *Juifs*. La condition filiale, qui est l'une des particularités de l'identité juive, est donc devenue réellement universelle : tous, nous sommes des *fils*. Il n'y a plus que des *fils*. Mais une certaine particularité peut nous caractériser. Car, parmi les *Juifs*, parmi les *fils*, nous pouvons être de ceux qui croient à *Jésus*. À ce titre, un ensemble se forme à l'intérieur de l'universalité humaine, car tous les *Juifs*, tous les humains ne croient pas à *Jésus*. Par suite de cette situation un débat serré va s'ouvrir entre *Jésus* et ses interlocuteurs.

« ... Vous, vous faites les oeuvres de votre père... »

Ainsi s'exprime *Jésus* en s'adressant à nous. Nous sommes tous des *fils*. Soit. Mais quel est notre *père* ? Nous ne le savons pas d'emblée ni, surtout, nous n'avons pas fait apparaître de qui nous étions *fils*, devant nous-mêmes et devant les autres, aussi longtemps que nous n'avons pas fait des *oeuvres* qui révèlent notre *père*.

En effet, nos *oeuvres* ne sont pas nôtres, à proprement parler, puisque nous sommes des *fils*, puisque nous avons un *père*. D'une certaine façon, curieusement, nous héritons de nos *oeuvres*. Elles sont, en nous, une manifestation de notre *père*. En elles nous

apparaissent comme des *filis*. Nous les *faisons* certes nous-mêmes, elles ne sont pas en nous la suite naturelle d'un engendrement. Mais elles font voir le rapport que nous entretenons avec celui que nous nommons notre *père*. Car notre *père*, en lui-même et pour lui-même, n'apparaît pas. Il ne se montre, si l'on peut employer ce terme, que dans ce que font ses *filis*, dans leurs *oeuvres*.

En cela nous ne faisons qu'appliquer la relation qu'il y a entre tout *père* et tout *filis*. Le *père*, en effet, n'existe pas, en tant que tel, sans le *filis*, et réciproquement. Mais le *père*, à la différence du *filis*, en tant même qu'il est *père*, ne se fait pas voir. Le *filis* est le *père* rendu visible, il est sa manifestation. Par suite, il n'y a pas de *filis* sans *père* et, en outre, le *père* n'est jamais *connu* sinon dans et par le *filis*. Il y a donc un *père*, puisqu'il y a un *filis*, puisque des gens se disent *filis*, mais ce qu'est ce *père*, qui est ce *père*, nul ne le sait, seul le *filis* le déclare, par les *oeuvres* qu'il accomplit, à tous ceux qui, comme lui, sont des *filis*.

Ces considérations, disons-le en passant, nous rappellent l'altérité indépassable affectant tout être qui se déclare *filis*. En effet, être *filis*, pour chacun de nous, c'est dépendre d'un inconnu dont, comme *filis*, nous sommes la manifestation. Telle est la situation instituée en humanité du fait que nous affirmons être des *filis*.

Ainsi, en affirmant que nous sommes des *filis*, quel que soit notre *père*, nous accordons que nous ne sommes pas seulement des êtres qui sont là, qui existent. Nous allons plus loin. Nous déclarons que nous ne sommes pas à nous-mêmes, que nous sommes constitués pas une relation dont nous ne sommes pas les maîtres, par une dépendance radicale. Celle-ci n'est pas réductible à la dérivation biologique de l'engendrement: elle est faite d'une reconnaissance mutuelle: nous sommes reconnus par celui dont nous dépendons, et nous affirmons cette reconnaissance dans celle que nous faisons de lui.

*Ils lui dirent donc : « Nous, nous ne sommes pas nés de la fornication : nous avons un seul père, Dieu.*

« *Nous, nous ne sommes pas nés...* » Sans doute. Mais, comme nous le savons, il ne suffit pas d'*être né* pour avoir un *père*. Comme on vient de l'observer, si étrange qu'il paraisse d'abord, encore faut-il qu'une fois *nés* nous reconnaissons de quel *père*, invisible, nous sommes.

Ainsi, quand nous déclarons que *Dieu* est notre *père*, nous signifions que nous ne sommes pas des bâtards, que notre naissance n'est pas naturelle et, pour ainsi dire, sauvage, comme elle le serait si nous étions *nés de la fornication*. Alors, en effet, à bien réfléchir, nous ne pourrions pas dire vraiment que nous n'avons qu'*un seul père*. Nous devrions admettre, en effet, que, si *Dieu* est notre *père*, il est en quelque sorte en concurrence avec un autre et que celui-ci, du reste, serait mieux nommé notre géniteur, celui dont, en effet, nous serions *nés*.

Comme on pourra le constater, dans la réponse qu'il va faire à ses interlocuteurs Jésus s'appuiera sur ce qu'ils viennent eux-mêmes de dire. En effet, il ne contestera pas la signification proprement humaine, culturelle et religieuse qu'ils attribuent à leur *naissance*. Il conviendra que celle-ci n'est pas restée un fait brut, un fait de nature, qu'ils ne sont pas seulement des *enfants* mais vraiment des *filis*. Toutefois il les mettra en contradiction avec eux-mêmes en leur rappelant leur conduite.

*Jésus leur dit: « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car moi, c'est de Dieu que je suis sorti et que j'arrive. Car ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais Celui-là m'a envoyé... »*

Jésus ne dit pas, comme l'ont fait les *Juifs qui avaient cru à lui*, qu'il a *Dieu* pour *père*. Il ne le nie certes pas non plus. Il parle d'autre chose ou, plutôt, il parle autrement, et d'une façon qui devrait nous surprendre. Car, à bien l'entendre, son discours paraît plus réaliste que le leur et presque plus naturaliste. Il déclare être *sorti de Dieu, arriver* : un autre, *Dieu*, l'a *envoyé*, comme on *envoie* quelqu'un en dehors d'un lieu et ce lieu, ce point de départ n'est autre que l'expéditeur lui-même, dont il se serait détaché.

Autrement dit, *Dieu*, que ses interlocuteurs nomment leur *seul père*, *Jésus* ne doute pas qu'en le reconnaissant comme tel, ils lui portent de l'*amour*. Il semble, en effet, admettre comme allant de soi que la reconnaissance, toute reconnaissance, est tissée d'*amour*. Car on peut supposer que, si l'on reconnaît quelqu'un pour son *père*, on l'aime, quelles que soient les manifestations affectives de cet *amour*. Car le reconnaître pour *père*, c'est l'*aimer*. Reconnaître ne va pas sans *aimer*.

Mais alors, pourquoi ne l'*aiment-ils* pas lui, *Jésus*, qui est l'un d'eux mais, d'une certaine façon, est aussi à la fois partie intégrante de *Dieu* lui-même et autre que lui, puisqu'il a pu en *sortir*, puisqu'il en est *fils* ?

On dirait que l'*amour* qu'ils ont pour *Dieu* les empêche d'*aimer* l'humain qu'il est. Il y aurait donc chez les *Juifs qui avaient cru en Jésus* quelque chose qu'on pourrait nommer de l'*amour*. Celui-ci, en effet, pensent-ils, perdrait de son authenticité si, tout en continuant à se porter sur *Dieu*, il s'adressait à celui qui leur parle ici et maintenant. Associer de l'*amour* pour *Jésus*, qui est l'un d'eux, à l'*amour* qu'ils ont pour *Dieu*, le *seul père* qu'ils reconnaissent, leur paraît impossible.

Pourquoi donc en est-il ainsi ?

*« ...Pourquoi mon entretien à moi, ne le connaissez-vous pas ? Parce que vous ne pouvez pas entendre ma parole à moi... »*

*Jésus* s'étonne de ce que des *Juifs qui avaient cru à lui* ne l'*aiment* pas. Il formule sa surprise par une question qu'il adresse à ses interlocuteurs, et il répond lui-même à cette question.

Il suggère d'abord que sa façon propre de s'entretenir devrait pourtant être facile à comprendre. Mais, à vrai dire, s'agit-il seulement de comprendre ? En effet, aussitôt, il convient que, pour y parvenir, quelque chose manque à ceux auxquels il s'adresse : ils n'en ont pas la *puissance*. Il aurait donc, admet-il, adopté un langage qui excède leur capacité d'accueil. Ils seraient dépassés moins par ce qu'il leur dit, qu'ils ne *pourraient* pas saisir intellectuellement, que par le lien singulier qu'il établit avec eux quand il leur parle.

D'où vient donc cette *impuissance à entendre* ?

Si unique en son genre que soit sa *parole*, *Jésus* ne la tient pourtant pas pour inassimilable, surtout pour qui croit à *lui*. Accordons, en effet, qu'elle introduise quiconque l'entend dans cette même relation d'altérité qu'il a fait apparaître en sortant de *Dieu*. Mais pourquoi d'autres que lui ne *pourraient-ils* pas avancer sur ce même chemin,

s'il les y introduit lui-même, justement en s'adressant à eux, en leur parlant ?

« ... Vous êtes, vous, du père le diviseur, et ce sont les convoitises de votre père que vous voulez faire... »

Jésus, finalement, s'explique et leur explique les raisons de cette étrange situation.

Les interlocuteurs de *Jésus* ont bien un *père*. Sans le connaître, sans le voir, comme c'est le cas pour tout *père*, on peut néanmoins lui donner un nom. Mais ce *père* n'est pas *Dieu*, contrairement à ce que prétendent les *Juifs qui avaient cru à Jésus*. Du coup, d'ailleurs, si *Dieu* n'est pas leur *père*, alors, contrairement à ce qu'ils soutiennent, celui qui est vraiment leur *père* n'est pas *seul*, comme l'est *Dieu*: il est multiple, il porte en lui une puissance de division qu'il propage, qu'il introduit partout. Il n'est pas l'unique, encore moins celui qui unit. Il est *le diviseur* par excellence, celui qu'on nomme couramment le diable, car ce nom dit par lui-même non pas l'altérité, propre à la relation entre *père* et *filis*, mais la division. L'*impuissance à entendre la parole* que *Jésus* adresse aux *juifs qui avaient cru en lui* ne procède donc pas d'un défaut d'intelligence. Elle est de l'ordre du désir. Elle vient d'un désir en eux qui va à l'encontre de l'union de l'un avec l'autre, de toute union, quelle qu'elle soit.

« ...Celui-là était homicide dès le principe, et il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il entretient du mensonge, il entretient de son propre fonds, parce qu'il est menteur et son père... »

Quiconque va contre l'union est meurtrier: il *tue* l'autre. Aussi est-il *homicide dès le principe*. En outre, en *tuant*, il *ment*, parce que la *vérité* est l'union dans l'altérité. En cela même encore, il est le contraire de *Jésus*, lui qui n'est pas venu de lui-même. Le *diviseur* prétend donc être *père* du rapport qu'il établit. Or, à ce titre, il *ment* encore, parce que personne ne peut être à l'origine d'un tel rapport: il n'y a, ici où nous sommes, que des *filis*. Il fait donc exister une monstruosité : le *mensonge* ou son équivalent sous un autre nom, l'absence d'altérité, la suffisance.

Nous commençons maintenant à percevoir ce que peut bien signifier *la vérité*. Elle ressemble à un sol sur lequel on est fermement établi, auquel on adhère : nous tenons à elle autant qu'elle nous tient. Nous ne lui sommes pas extérieurs, elle est aussi en nous. Nous lui sommes attenants, de sorte qu'entre elle et nous il n'y a pas l'écart de la moindre *division*. Et, pourtant, nous ne sommes pas *la vérité*. Elle n'est pas notre *propre fonds*. C'est donc elle que nous supprimons quand, nous confondant avec elle, nous *tuons* un autre homme, un autre que nous-mêmes, ou quand nous prétendons être *père*, alors que nous sommes seulement *filis*. Alors nous devenons *homicides*, voire suicidaires. En cela nous entretenons le *mensonge*, nous le nourrissons, comme un *père* fait pour son enfant - nous ne pouvons pas dire son *filis* - et, en même temps, nous parlons de lui, mais alors nous parlons mensongèrement.

Peut-on mieux faire entendre que la *vérité* n'est pas une idée ? Disons qu'elle est une façon d'exister en ce monde. Elle est de l'ordre de la *parole*, du lien qui unit sans asservir. Elle est donc dans le rapport que nous entretenons avec qui nous parle et avec celui et ceux à qui nous parlons.

« ...Mais moi, c'est parce que je dis la vérité que vous ne croyez pas à moi... »

Jésus se déclare ici comme le représentant typique d'une situation dans laquelle la *vérité* et le *mensonge* manifestent leur absolue incompatibilité. En lui s'incarne, si l'on peut dire, le moment où chacun doit choisir entre l'une et l'autre. Il est le discriminant par excellence. Il s'identifie avec cette fonction.

« ... Qui d'entre vous me convaincra à propos de péché ? Si je dis de la vérité, pourquoi vous, vous ne croyez pas à moi ?... »

Le *péché* apparaît comme une latitude accordée au *mensonge* qui tue, au meurtre, à l'*homicide*. Or, avec Jésus, il ne devrait plus y avoir moyen de tromper, d'échapper à la *vérité*. C'est pourtant ce qui arrive, inexplicablement: « ... pourquoi ? » demande Jésus. Le choix du *mensonge* lui paraît être, en effet, une énigme indéchiffrable. Tout au plus peut-il énoncer les conditions qui rendent possible un tel état de choses. Aussi, comme une conclusion provisoire de cette conversation sur l'identité du *père*, en revient-il à la mention de *Dieu*, de ce *Dieu* dont ses interlocuteurs s'étaient prétendus *nés*.

« ...Celui qui est de Dieu écoute les dits de Dieu ; voilà pourquoi vous, vous n'écoutez pas parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

Il ne s'agit plus de *naître de Dieu* mais d'*être de Dieu*. Pourquoi *être* et non plus *naître* ? Sans doute parce que *naître* n'indique que l'origine et le commencement, le devenir, tandis qu'*être* indique certes aussi l'origine mais, en outre, la communauté, la permanence et la fidélité. Mais aussi parce que *être* écarte moins la naissance qu'il ne l'ignore, qu'il n'en sait rien. Seul le durable de l'être permet, ou interdit quand il manque, l'événement qu'est l'écoute des *dits de Dieu*.

Les Juifs répondirent et lui dirent: « Ne parlons-nous pas de belle façon, nous, en disant que tu es un Samaritain et que tu as un démon ? »

Les Juifs... Les interlocuteurs de Jésus sont maintenant expressément nommés. Ils le seront jusqu'à la fin de la conversation. Mais ils ne sont plus que *Juifs*, sans autre qualification. Ils ne sont plus *les Juifs qui avaient cru à Jésus*.

Ce nom de *Juifs* désigne, rappelons-le, nous tous, n'importe qui, *quiconque*, l'universalité humaine, et il communique à celle-ci ce que l'identité juive possède en propre : la filiation. Mais les *Juifs qui avaient cru à Jésus*, maintenant, manifestement, ne croient plus à *lui*. La *vérité* a été mise à l'épreuve de la *foi*. Or, celle-ci a disparu: « ... Vous ne croyez pas à moi... » : telle est la conclusion du débat: elle apparaît clairement dans l'échange des propos. Dès lors, la rupture est consommée, la distance est prise par rapport à Jésus, cet éloignement que, justement, supprimait la *foi* à *lui*. La conversation avec Jésus a fait de lui un étranger pour eux, un *Samaritain*, celui qui s'est séparé ou dont on s'est séparé, et aussi cette part d'eux-mêmes qui a été rejetée ou qui s'est exclue. Plus même, ou pire: non seulement Jésus ne leur appartient plus mais encore il ne s'appartient plus lui-même, il est possédé : « ... tu as un démon. » Voilà ce qu'ils déclarent, et ils soulignent qu'ils ont bien raison de penser et de parler ainsi: « Ne parlons-nous pas de belle façon, nous... ? »

Dans ces conditions, les *Juifs* ne cessent pas de représenter l'universalité humaine et de nous communiquer à tous l'identité filiale. Mais ils ne possèdent plus que virtuellement, non plus *réellement*, tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils sont ? En eux, c'est-à-dire en nous, puisqu'ils nous représentent, l'universel a été menacé par le refus de l'altérité et il a succombé. Quant à la filiation, si elle *demeure* encore, elle n'est plus que naturelle, générique. Or, cette sécession, cet alignement sur la pure naturalité, les *Juifs*, ici, en accusent paradoxalement *Jésus* lui-même.

*Jésus* répondit: « *Moi, je n'ai pas un démon, mais j'honore mon père, et vous, vous me déshonorez. Moi, je ne cherche pas ma gloire; il y a quelqu'un qui la cherche et qui juge. Amen, amen, je vous dis, si quelqu'un garde ma parole, non, il ne verra pas de mort à jamais.* »

Tous nous *naïssons*, sinon pour *mourir*, du moins sans pouvoir exclure d'avoir à *mourir*. Or, les *Juifs* avaient déclaré qu'ils étaient *nés*, mais qu'ils n'étaient pas *nés de la fornication*, comme des *fils* adultérins. *Jésus* lui-même n'avait d'ailleurs pas contesté qu'ils fussent *enfants d'Abraham*. Mais en étaient-ils vraiment *fils* si, pour eux, la *mort* n'était pas, sinon évitée et supprimée, du moins dépassée ?

La réponse à cette dernière question va décider définitivement de ce qu'on entend par être *fils*. Il faut donc lire le texte au plus près de sa lettre.

*Jésus* affirme: « *...Il ne verra pas de mort à jamais...* » Nous pouvons nous reporter à un autre à *jamais* que nous avons déjà entendu de *Jésus* lui-même. N'avait-il pas affirmé tout à l'heure : « *...l'esclave ne demeure pas dans la maison à jamais, le fils y demeure à jamais* » ? En somme, l'*enfant* ne diffère pas de l'*esclave*: comme lui, il n'est pas *fils*. Ni l'un ni l'autre n'est à *jamais*. Comprendons : tous les humains, certes, sont soumis au temps, où l'on *naît* et où l'on *meurt*, mais, parmi eux, celui qui *garde* la *parole* de *Jésus*, celui qui *croit* à *lui*, celui-là est *fils*, n'est plus *esclave* et, même s'il *meurt*, parce qu'il est *né*, cependant il *ne verra pas de mort à jamais*.

En définitive, *Jésus* peut se défendre d'avoir un *démon*, c'est-à-dire d'être possédé, d'être *esclave*. Il est *libre* comme l'est un *fils*, qui reçoit sa *liberté* non pas d'être *né* mais de reconnaître son *père* et d'être reconnu de lui: « *Moi, je n'ai pas un démon, mais j'honore mon père, et vous, vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche pas ma gloire ; il y a quelqu'un qui la cherche et qui juge.* »

La *gloire* est ici la reconnaissance. *Honorer* son *père*, c'est donc le reconnaître et, du coup, être reconnu de lui, recevoir de lui la *gloire*. C'est entrer dans un monde de reconnaissance de l'un par l'autre. Le nom de *père* désigne celui qui instaure et maintient un tel monde. Car nul ne peut se *glorifier*, se reconnaître soi-même. Seul le *père*, l'autre absolument, qui est *quelqu'un*, si l'on veut, mais sûrement pas *quelqu'un* comme l'est le *fils*, nous assure que nous sommes nous-mêmes *quelqu'un*. Inutile donc, pour quiconque, de chercher lui-même sa propre *gloire* : « *... il y a quelqu'un qui la cherche et qui juge.* » Celui-là, c'est le *père*. S'il *juge* aussi, c'est parce qu'ils discerne entre qui *honore*, et donc reconnaît, et qui *déshonore*, et donc ne reconnaît pas.

Aussi bien quand disparaît la *foi* à *Jésus*, disparaît aussi l'universalité de notre reconnaissance mutuelle. Les *Juifs*, que nous sommes tous, - car, ne l'oublions pas, nous restons tous des *Juifs* ! - n'existent plus alors que dans la *division* des uns qui s'opposent aux autres et veulent *tuer*. *Si* nous avons encore un *père*, c'est le *diviseur*, le *menteur*, l'*homicide*, ce n'est pas *Dieu seul*.

Qu'est-ce donc qui nous conduit jusque-là ?

Il semble bien que ce soit notre incapacité d'accepter qu'il n'y ait pas de *mort à jamais*. Rappelons-nous, en effet, la déclaration de *Jésus*: « *Amen, amen, je vous dis, si quelqu'un garde ma parole, non, il ne verra pas de mort à jamais.* »

On penserait volontiers que l'annonce d'une vie qui ignore la *mort à jamais* devrait être accueillie avec faveur. Or, il n'en est rien. La suite de la conversation de *Jésus* avec les *Juifs*, c'est-à-dire avec nos représentants, va faire apparaître la puissance extrême de notre attachement à une vie où il y a la *mort*, où même il n'y a que la *mort*, et la *mort* pour toujours. Tout se passe comme si nous tenions à *goûter* d'une *mort* sans fin.

- III -

*...Abraham, lui qui... est notre père à tous devant celui en qui il a cru, Dieu, qui fait vivre les morts et qui appelle ce qui n'est pas comme si c'était.*

Paul - Aux Romains IV, 16-17

*Les Juifs lui dirent donc: « Maintenant nous connaissons que tu as un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi ; et toi, tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, non, il ne goûtera pas de mort à jamais. Serais-tu plus grand, toi, que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui te fais-tu ? »*

Il y a donc la *mort*, rien que la *mort*. Telle est la conclusion que nous pouvons tous tirer de l'expérience d'humanité qui est la nôtre. Telle est la pensée, raisonnable, que nous pouvons former même quand nous prenons en considération les plus grands noms du passé, les personnages auxquels nous faisons référence pour reconnaître à quelle tradition spirituelle nous appartenons, *Abraham*, par exemple, et les *prophètes*. Autrement dit, la religion elle-même, celle à laquelle nous appartenons, ne sait rien d'une vie qui ne connaîtrait pas la *mort* et, surtout, qui connaîtrait autre chose encore. Quoi donc ? Y a-t-il quelque chose d'autre ? Non, bien entendu. On ne peut le prétendre que si l'on est possédé : « *Maintenant nous connaissons que tu as un démon...* » C'est folie que de penser une vie sans *mort*.

Mais *Jésus* avait-il affirmé que la vie ne connaîtrait pas la *mort* ? En rigueur de termes, on ne peut pas le soutenir. Il avait déclaré : « *Si quelqu'un garde ma parole, non, il ne goûtera pas de mort à jamais.* » La *mort* n'était donc pas exclue mais seulement la pérennité de la *mort*. Mais comment cette distinction pourrait-elle s'imposer ?

Il va de soi que, dans la *mort* s'exprime du définitif, de l'irrévocable. Et, de fait, l'expérience qui est la nôtre s'élève contre la pensée d'une *mort* qui s'interromprait. On est vivant ou on est *mort*. Il n'y a pas de milieu. Car comment peut-on devenir encore

- et quoi donc ? - lorsque le vivant qu'on était est maintenant *mort* ? Peut-on même soutenir qu'on est devenu *mort* ? On était vivant. On ne l'est plus. On est *mort*. Il n'y a que de *l'être*, pas de *devenir*. De *l'être* succède à de *l'être*. Rien, proprement, ne *devient*.

Pour accepter qu'il y eût du *devenir* qui ne se caractérise pas seulement par la *mort*, et une *mort* à *jamais*, faudrait concéder quelque puissance, de *l'être* en puissance, à la *parole*, celle de *Jésus*, et à la *garde* de cette *parole*. Bref, il faudrait faire crédit à ce qui arrive, à un certain événement, celui de la *foi* donnée à une *parole* adressée. Il faudrait supposer qu'il y a autre chose que l'opposition de la vie et de la *mort*. Or, cette supposition est tenue par les *Juifs* que nous sommes pour proprement démoniaque.

Tel est l'obstacle que rencontre *Jésus*. Comment va-t-il l'affronter ? Va-t-il en triompher, et comment ?

*Jésus* répondit: « Si c'est moi qui me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; c'est mon père qui me glorifie, lui dont vous dites : C'est notre Dieu. Et vous ne le connaissez pas, mais moi, je le sais, et si je disais que je ne le sais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le sais, et je garde sa parole... »

*Jésus* délaisse le terrain où l'on se tient quand on oppose la vie à la *mort*. Il revient à la pensée qu'il est *fils*. Il s'établit dans l'espace de la *gloire* qu'il reçoit de son *père*, ce *Dieu* que revendiquent ses interlocuteurs. Autant dire qu'il se place dans le champ de la reconnaissance mutuelle, là où la relation d'altérité fait exister le *père* pour le *fils* et le *fils* pour le *père*. Or, *Jésus* non seulement se maintient dans cette relation mais il laisse clairement entendre qu'il pourrait n'être pas seul à s'y maintenir : il lui appartient, elle ne lui appartient pas exclusivement. Il va même jusqu'à nous donner à penser l'impossible : il nous fait comprendre ce qui arriverait s'il prétendait s'exclure de cette relation. Alors il nous ressemblerait dans ce que nous avons de pire : « ..Je serais, dit-il, semblable à vous, un menteur... » Or, s'il était un menteur, alors, oui, la *mort* reprendrait ses droits, si l'on peut dire, mais ce serait la *mort* du meurtre, celle de *l'homicide*, et la première victime en serait le *fils* qu'il est lui-même. Mais rien de tel ne se produit, car il demeure dans l'entretien avec son *père*, qui est aussi le nôtre : « ... je garde sa parole... »

Dès lors que gagne-t-on à rappeler qu'*Abraham* est *mort*, comme les prophètes aussi, comme tous les humains ? *Jésus* ne disconvient pas du fait. Mais il affirme que, tout mortel qu'il était, *Abraham* a appartenu, disons, pour l'instant, à la même durée qui est la sienne à lui, *Jésus* :

« ...*Abraham*, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour à moi ; et il l'a vu et il s'est réjoui... »

Pour parler encore très improprement, selon le temps où règne la succession, *Abraham* et *Jésus* ont été contemporains. Cette première approche, si maladroite qu'elle soit, laisse déjà entendre que, si *Abraham* est *mort*, comme d'ailleurs *Jésus* lui-même mourra, s'il est venu avant lui, rien n'interdit qu'ils se rencontrent dans une durée qui est aussi bien antérieure que postérieure à leur *mort*, qui, sans ignorer la *mort*, la dépasse. C'est vers cette pensée, difficile à formuler, que nous sommes conduits par la déclaration de *Jésus*. Tentons d'en approcher la portée.

Il s'agit d'un *jour*, du *jour* propre à *Jésus*: « ...*mon jour à moi...* » Ce *jour* n'est pas une date abstraite, qu'on pourrait repérer sur le calendrier. Il n'est pas séparable de l'expérience qu'on en fait. Puisque c'est un *jour*, cette expérience est lumineuse, elle est toute de clarté : on *voit* ce *jour* et, de plus, on en est affecté, sa vue apporte de la joie : « ... *Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour à moi; et il l'a vu et il s'est réjoui...* ». Enfin, cette expérience est attribuée à *votre père*. C'est dire qu'il faut et qu'il suffit d'être *fils* de ce *père* pour qu'elle se produise en celui dont nous reconnaissons la paternité, puisque, comme on le sait, le *père* lui-même, l'invisible, se fait *voir* dans les *oeuvres* que font ses *fils*.

Il importait de relever tous ces traits. Comme on va pouvoir en juger, les *Juifs* auxquels parle *Jésus* n'entendent pas ce qu'il vient de leur dire.

*Les Juifs lui dirent donc : « Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as eu la vue d'Abraham ! »*

La méprise est totale. *Jésus* s'était exprimé hors de toute chronologie, sans compter les années. Et voilà que son âge est mis en avant pour rendre son affirmation sans objet! Mais, surtout, alors que *Jésus* avait parlé de l'expérience faite par *Abraham*, de la *vue* que celui-ci avait eue de lui, *Jésus*, les auditeurs répondent en retournant la situation: ils comprennent que c'est *Jésus* qui aurait *eu la vue d'Abraham*, et non pas *Abraham* qui autrefois, au temps de sa vie mortelle, aurait vu son *jour* !

La pensée que c'est *Jésus* qui aurait *eu la vue d'Abraham*, contredit certes la déclaration que les *Juifs* venaient d'entendre. Un tel retournement mérite cependant qu'on s'y arrête. Au fond, les *Juifs* n'établissent aucune continuité entre *Abraham* et *Jésus*. Qu'importe dès lors qui a pu ou n'a pas pu *voir* l'autre !

En revanche, en déclarant *qu'Abraham a vu son jour* à lui, *Jésus* laisse entendre que le Patriarche est entré dans une expérience analogue à celle que fait *quiconque* garde sa *parole* à lui, *Jésus*. Rappelons-nous : « *Si vous, vous demeurez dans ma parole à moi, vous êtes vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous libèrera.* » Autrement dit, *Abraham* était de ces *Juifs* qui avaient *cru* à *Jésus*. Or, c'est une telle *foi* à *Jésus* que les interlocuteurs de celui-ci ont abandonnée au cours de la conversation. La déclaration qu'ils viennent de faire le prouve clairement.

*Jésus leur dit.- « En vérité, en vérité, je vous dis, avant qu'Abraham devînt, moi, je suis. »*

*Abraham* a précédé *Jésus* dans le temps de nos horloges, celui qui se compte en heures et en jours. Soit. C'est certain. Mais la différence entre eux n'est pas de l'ordre de la chronologie. Comment exprimer cette différence ?

*Jésus* exploite la distinction qu'on peut convenir de marquer entre *devenir* et être. Quand on *devient*, on *est*, mais, pour *devenir*, il a fallu accéder à l'*être* et, puisqu'on est *devenu*, un jour, on cessera d'*être*. Car *devenir*, c'est tout autant être entré dans l'*être* que devoir en sortir. Or, sous prétexte qu'on entre et qu'on sort de l'*être*, qu'on ne fait que passer par lui, faut-il en conclure qu'on n'est pas vraiment ? Voilà toute la question. Elle trouve sa réponse dans le *devenir* de *Jésus*.

Car Jésus, assurément, *devient*. Si l'on en croit les *Juifs*, il n'a pas *encore cinquante ans*. De ce fait, comme nous, il est entré dans l'*être* et il en sortira, il est *né* et il mourra. Mais si *quelqu'un garde sa parole, il ne verra pas de mort à jamais*. Autrement dit, la foi à *lui* communique une propriété qui appartient au *devenir* propre de *Jésus*: comme lui, *Jésus*, un tel croyant *devient*, il est *né* et il mourra mais non pas de *mort à jamais*. Si surprenant qu'il paraisse, ce croyant peut donc déclarer, en raison même de sa foi à *Jésus*, ce qu'affirme *Jésus* de lui-même, c'est-à-dire : « ...*Moi, je suis.* » L'absence de toute *mort à jamais*, pour le croyant, dérive du *devenir* singulier de *Jésus*, habité par un être étranger à tout commencement comme à toute fin. Une telle déclaration signifie que le *devenir*, mesurable en effet en *années*, ne mesure pas l'*être* de celui qui croit à *Jésus*, pas plus qu'elle ne mesure l'*être* de *Jésus* lui-même.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que, pour *Jésus* comme pour qui *croit à lui*, l'*être* est étranger à toute mesure, il est là présent dans le *devenir*, et si le *devenir* vient à cesser, l'*être* ne cesse pas. Associé au *devenir*, il n'en est pas *esclave*.

Telle est la *vérité* de la foi à *Jésus*. Tous peuvent y atteindre. Car tous nous sommes des *Juifs* qui peuvent *croire à Jésus*. Or, dans le temps de l'histoire, le *père* de ces croyants-là, c'est *Abraham*. Son expérience de croire se reproduit donc chaque fois que quelqu'un ne cède pas sur le fait de la *mort*. Que celle-ci survienne ou qu'elle s'annonce à l'horizon du *devenir*, il peut donc prononcer, à la suite de *Jésus*, même si dans le cours du temps il vient après lui, le « ...*Moi, je suis.* » Pour qu'une telle déclaration ne soit pas usurpée, il suffit qu'il *croie à Jésus*. Alors il n'est pas dispensé de périr, il peut bien pâtir du *devenir*, mais il n'en est pas captif : déjà il *goûte* d'une *mort* qui n'est pas à *jamais*, déjà il exulte et se réjouit de ne pas seulement *devenir* mais d'*être*, de voir le *jour*, et ce *jour* - il n'y en a pas d'autre - n'est jamais que celui de *Jésus*. Car c'est de *Jésus* que le *croyant à lui* hérite de pouvoir dire, lui aussi, « ...*Moi, je suis.* »

Mais, si insupportable qu'il soit de *mourir à jamais*, nous pouvons nous en satisfaire, nous y résigner et même nous refuser avec obstination à tout dépassement de la *mort*, détruire même le porteur d'un message qui nous annonce et incarne en sa personne un tel dépassement.

*Ils enlevèrent donc des pierres pour qu'ils les jettent sur lui. Mais Jésus se cacha et sortit du temple.*

En lapidant *Jésus* nous réduirions au silence la *parole* dans laquelle nous aurions pu *demeurer libres*, comme des *filis* dans la *maison*. Mais ce serait méconnaître les ressources dont dispose *Jésus* pour échapper aux *pierres* qui pourraient l'atteindre et faire de lui un *mort à jamais. Mais Jésus se cacha...* Il reste ainsi, malgré tout, le témoin qui se dresse contre la prétendue toute-puissance de la *mort*. Mais encore faut-il qu'il s'éloigne d'une *maison*, fût-elle sainte, fût-elle un *temple*, qui l'enfermerait. Décidément, si *le fils demeure dans la maison à jamais*, cette *maison* est secrète, elle n'est pas visible, comme le *temple*. Est-elle même religieuse, du moins institutionnellement religieuse ?

Quoi qu'il en soit, dans la discussion qui oppose *Jésus* aux *Juifs* qui *avaient cru à lui*, cette *foi à lui* peut paraître déconcertante, voire scandaleuse, parce qu'elle est tenue pour déraisonnable. Le rejet que nous lui opposons révèle l'extrême complaisance que nous montrons

pour une vie qui va à la *mort*. Car, bien loin de consentir avec empressement à une *foi* qui nous rendrait *libres* de la *mort*, nous l'écartons plutôt. Si cependant elle *demeure*, elle aura donc dû triompher de notre peu de *goût* pour une vie qui, passant par la *mort*, n'y resterait pas, la dépasserait. Car, loin d'épouser, voire de flatter une attente d'une vie sans *mort à jamais*, la *foi à Jésus* devra plutôt la faire naître, et elle n'y parviendra pas sans peine.

Du moins apprenons-nous dans cet âpre dialogue que cette vie, liée à la *foi à Jésus*, n'est elle-même que la version, dans le champ de l'existence humaine d'un chacun, du passage à l'universel, quand celui-ci est accepté véritablement. En effet, comme on l'a vu, un tel passage nous oblige à en finir avec toute particularité qui sécréterait le meurtre, qui serait *homicide*. Une telle volonté de *tuer*, en effet, ferait mentir l'universalité à laquelle nous étions passés, en déclarant que tous, nous étions des *Juifs*, elle nous rabattrait sur la partialité mortifère à laquelle est exposé *quiconque* s'enferme dans un groupe quelconque. Or, une telle partialité n'est plus possible, s'il est vrai que la *mort*, entendue comme achèvement définitif de l'existence humaine, a été vaincue.

Il y aurait ainsi comme deux formulations, inséparables l'une de l'autre, de la *foi à Jésus*.

D'une part, bien loin d'être une opinion particulière, une disposition subjective, propre à certains, étrangère à d'autres, cette *foi* serait à l'*oeuvre* dans tout effort pour briser la clôture meurtrière dans laquelle s'enferme un groupe, quel qu'il soit. Positivement, elle agirait dans l'accès à la reconnaissance par tous de chacun comme de quelqu'un qui affirme « ...*Moi, je suis.* »

D'autre part, cette même *foi* viendrait bousculer et détruire l'acceptation résignée ou satisfaite d'une existence humaine censée bornée définitivement par la *mort*. Là encore, l'enfermement dans des limites est supprimé, l'infini d'une ouverture advient, même si la représentation qu'on peut s'en donner est toujours défaillante et, surtout, même si la réalisation d'une telle ouverture est toujours, dans l'histoire, cernée par la *mort*.

En tout cela, il apparaît que la *foi à Jésus* est, certes, un événement. Elle se produit ou elle manque. C'est dans le concret de l'histoire qu'elle est présente ou absente. Pourtant, puisqu'elle se manifeste par des *oeuvres*, par des effets comme ceux qu'on vient de mentionner, nous ne pouvons jamais la réduire - car ce serait la réduire ! - à ce qui en transparaît dans les convictions affichées, dans les comportements adoptés ou dans les institutions établies. Là encore, sous prétexte de rendre cette *foi* saisissable, nous l'enfermerions, nous lui imposerions des barrières. Toujours singulière, elle n'est pas dépendante de la particularité dans laquelle elle s'inscrit dans l'histoire. Réelle, elle échappe toujours. Seule sa limitation est évidente. Or, nous consacrons, pour ainsi dire, nous idolâtrons cette limitation quand nous sommes, diaboliquement, épris d'amour pour la *mort*, pour celle des autres et pour la nôtre.

Quel horizon de pensée nous découvre la lecture de ce passage ?

Redisons-le : tous, nous sommes des *Juifs*. Tous, aussi, nous pouvons *croire à Jésus*. Tous, enfin, nous pouvons, en ne *croyant pas à Jésus*, rester attachés à la *mort* et, donc, refuser de *connaître* ou de *goûter* à autre chose qu'à une *mort à jamais*.

Si telle est la condition de tout être humain, nous pouvons supposer que la *foi à Jésus* est, certes, un événement de l'histoire: elle *arrive*, comme *Jésus* lui-même. Mais l'avènement d'un tel événement est étranger à l'opposition du contingent et du nécessaire. La conversation que nous venons de lire peut s'entendre comme une forme ou, si l'on préfère, comme une histoire ou, mieux, comme la forme d'une histoire universelle à laquelle personne au monde n'échappe. La conscience explicite que nous pouvons en avoir ne fait pas sa réalité, elle la fait seulement apparaître, elle la découvre comme on lève un voile qui recouvre quelque chose qui est caché.

Or, cette révélation n'est pas peu de chose ! D'abord, comment pourrions-nous appartenir à un tel événement à notre insu, voire malgré nous ? En outre, vivre dans la méconnaissance d'une telle histoire, immanente à toute destinée humaine, serait une grande détresse. Aussi bien cette révélation peut-elle, très légitimement, nous apparaître comme un salut et, en même temps, comme l'imposition d'une responsabilité.

Tout se passe, en effet, comme si nous étions engagés, sans l'avoir décidé, dans une telle histoire. Quand la révélation nous en est faite, quand nous réalisons que nous sommes pris en elle comme dans une conversation à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire. Il nous faut nous décider. Et, toujours, d'une certaine façon, nous décidons. Car la décision que nous prenons à l'égard du message qui nous est adressé est inscrite, comme on l'a vu, dans le récit de notre histoire. Non comme une nécessité. Pas davantage comme un choix arbitraire. Comme un appel à libérer, dans le *devenir* de notre existence historique, la puissance *d'être* que nous avons reçue.

Car c'est bien à cela que nous sommes conduits par la méditation de cette rencontre et de ce débat de *Jésus* avec *des Juifs qui avaient cru à lui*. Allons-nous donc entendre comme on regarde un spectacle la *parole* de *Jésus* : « *Avant qu'Abraham devînt, moi, je suis.* » ? L'écouterons-nous à distance, sans la faire nôtre, sans la *garder* ? Allons-nous la réserver jalousement à *Jésus* seul ? Allons-nous ne pas la recevoir pour nous aussi et, si l'on peut dire, ne pas nous l'approprier ?

Car la déclaration de *Jésus* porte, assurément, sur lui-même d'abord. Mais nous ne pouvons pas oublier qu'il l'adresse à ses contradicteurs pour balayer la platitude qu'ils viennent d'énoncer en lui rappelant son âge : « *Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham !* » En vérité, nous voyons, nous aussi, le même *jour* que voyait *Abraham*, et ce *jour* est celui de *Jésus*, un *jour* qui ne passe pas, compatible donc avec tous les jours qui se succèdent, non pas tant antérieur qu'intérieur à eux tous : c'est la *foi à Jésus* qui nous le donne. Aussi bien, par la médiation de cette *foi*, pouvons-nous, sans déraisonner, déclarer, nous aussi : « *...Moi, je suis.* » Nous n'usurpons pas la place de *Jésus*: nous recevons de lui la nôtre, où nous sommes avec lui.

Revenons, pour conclure, sur *ces Juifs qui avaient cru à Jésus*. La tournure est singulière. On ne l'a pas assez remarqué. Le moment est venu d'en reconnaître la signification.

On croit quelqu'un ou en quelqu'un. On croit à quelque chose. Tel est l'usage. Ici donc *Jésus* serait-il donc traité comme une chose. Quelle est donc cette chose qu'il serait ? Mais est-il une chose ? N'est-il pas cette étrange chose faite de quelqu'un, de lui, *Jésus*, et de notre association à ce quelqu'un - de lui donc, encore et toujours, mais jamais sans nous avec lui ? Car le « *...moi, je...* »

qu'il proclame fait de lui un unique mais non un solitaire ni un isolé.

Est-il dès lors si surprenant que la société que les *croyants à Jésus* entretiennent avec lui ait été le thème d'une conversation ? La forme, si l'on ose dire, rejoint ici le fond, le rend sensible, et, d'autre part, le fond communique sa gravité à l'expression qu'il emprunte pour se manifester. Le lien entre les partenaires n'est jamais si étroit qu'on en vienne à pouvoir les confondre. Mais la décision qui se forme chez les *croyants à Jésus* a pour enjeu la *mort à jamais* de lui-même, d'eux aussi et de tout autre.

Si tel est l'enjeu et si la partie se joue, ici et maintenant, dans l'entretien qui se poursuit entre nous tous tout au long de l'histoire humaine, pouvons-nous concevoir que chacun de nous n'en soit pas averti de quelque façon, que la révélation ne nous en soit pas donnée ou qu'elle soit accordée aux uns, refusée aux autres ?

Clamart, le 16 mai 2006